

XII. — LA SEMOIS INFÉRIEURE.

Alle et ses environs. — Renseignements pratiques. — Gros-Fays. — Bièvre. — La lande ardennaise autrefois. — Croquis de l'Ardenne contemporaine. — La vallée de Petit-Fays. — Orchimont. — Les Chairières.

Alle et ses environs.

Nous saluons ici le premier village namurois de la Semois. Alle est agréablement situé dans un élargissement de la vallée.

C'est une des principales villégiatures de la Semois. De bons hôtels et des promenades variées, voilà le lot de cette localité qui ne présente rien de bien remarquable comme monument. Les 700 habitants d'Alle, cultivateurs de tabacs ou ouvriers ardoisiers, se contentent d'habitations fort modestes. Il n'y a vraiment que les hôtels et quelques autres maisons, genre villa, qui ont l'air cossu. Ce village a eu à souffrir de la guerre. La restauration se fait dans de bonnes conditions. Les hôtels seront pourvus d'installations modernes.

A partir d'Alle, la Semois change d'aspect : elle est plus riante, moins mystérieuse. On peut la suivre à peu près partout sans quitter la

vallée. Mais pour bien voir ce merveilleux pays, il ne faut pas se contenter de suivre les routes. Qu'on ne recule pas devant les fatigues d'une ascension.

Vue des hauteurs, la contrée présente des aspects autrement variés et le paysage rappelle, souvent, les horizons alpestres.

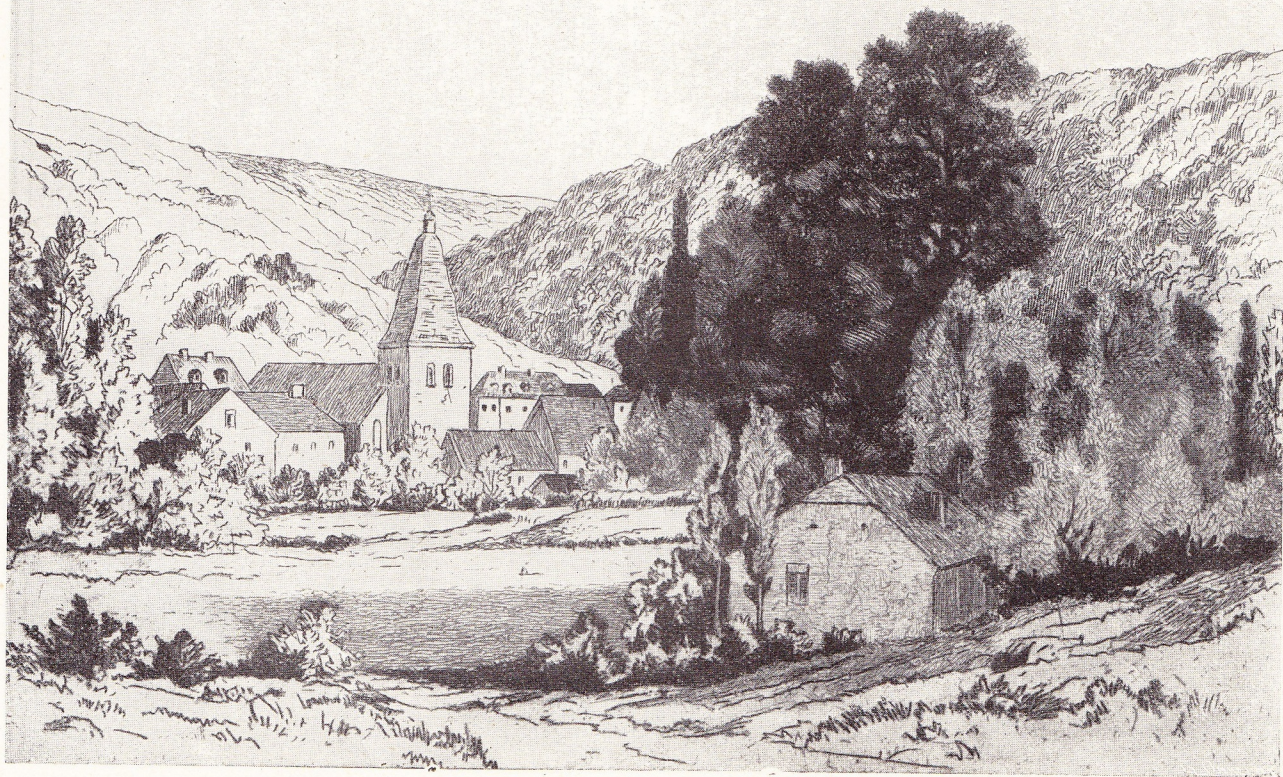
Renseignements pratiques.

Voici quelques promenades à faire :

- 1° Alle, Gros-Terne, Mouzaive : 6 kilomètres;
- 2° Alle-Rochehaut par la route : 6 kilomètres; retour par le chemin-sentier, passage de barque à Hour : 3 à 4 kilomètres;
- 3° D'Alle par la route de Sedan. A un kilomètre au-dessus du village, par la traverse de Nanquerette (chemin creux sous bois), revenir par la route : 7 kilomètres;
- 4° Par Laviot et Frahan, retour par la rive opposée, par le confluent de Bonruth : 10 kilomètres;
- 5° Grimper au « Fief de Liboichant », surmonté d'une girouette plantée au sommet d'un groupe de rochers. On l'appelle aussi montagne d'Alle. Du haut, joli panorama d'Alle et des environs;
- 6° Alle-Corbion (voir description ci-dessus);
- 7° Mouzaive, 1 km. 1/2; Laforêt, 4 km. 1/2; Vresse, 1 km. 1/2; Chairière, 3 kilomètres; Alle, 3 km. 1/2; total : 14 kilomètres;
- 8° Sugny, 7 kilomètres; par la traverse à Bohan, 6 kilomètres; Membre, 3 kilomètres; Vresse, 3 km. 1/2; Alle, 6 kilomètres; total : 25 km. 1/2;
- 9° Alle-Gros-Fays, 5 kilomètres; revenir par Cornimont, 2 kilomètres; Alle, 4 kilomètres; total : 11 kilomètres. Le ruisseau de Gros-Fays, descendant des hauteurs du bois de Baillamont, présente entre Gros-Fays et Cornimont des échappées jolies.

Détaillons cette promenade. La vallée de Gros-Fays aboutit à la Semois, au moulin de Mouzaive. Une bonne route conduit à Gros-Fays, par une côte qui serpente sur une longueur de plusieurs kilomètres sur le versant gauche d'une vallée tributaire de la Semois, le ruisseau de Gros-Fays. Un sentier escalade la colline à proximité du village, et raccourcit la distance d'un demi-kilomètre.

Gros-Fays, 500 habitants, s'étale là-haut à 360 mètres d'altitude sur le versant occident du ruisseau qui porte son nom. La plupart des maisons sont d'un joli caractère rustique. L'église et le cimetière qui l'entoure sont simples comme les habitants et rustiques comme les chau-



Alle-sur-Semois.

(D'après une eau-forte de feu S. A. R. Comtesse de Flandre.)

nières des cultivateurs de l'endroit. En les visitant, je pensais aux vers du Barde breton :

Heureux celui qui repose
Au pied du clocher natal
Réveillé dans l'aube rose,
Par la chanson du métal;

Il dort près de sa demeure
N'a changé que de lit clos;
De sa femme qui le pleure
Il entend tous les sanglots :

Il sait que, les vêpres dites,
Elle viendra, lui portant
Les roses, les clématites,
Les genêts qu'il aimait tant.

A quelque distance de l'église une ancienne maison seigneuriale attire les yeux : c'est un corps de bâtiment, à haut comble, accolé de deux tours carrées coiffées de toitures pointues. C'était originairement un manoir de second ordre, aujourd'hui converti en brasserie. Et les gros timoniers attelés aux camions lestés de fûts de bières blondes et brunes circulent dans la cour d'honneur où, autrefois, caracolaient les fringants palefrois du sire de Gros-Fays et autres lieux.

Mon intention n'est pas de remonter à l'origine de la seigneurie. Au XVII^e siècle elle appartenait par moitié au vicomte d'Eclaye, Florent de Brandebourg, et à Anne-Florence de Louvrex. Jean de Lamock, seigneur de Botassart, maria Anne-Florence, puis, le 13 mars 1646, il acheta pour 17,000 florins la part du vicomte.

Il réunit donc toute la seigneurie de Gros-Fays et ses quatre dépendances : Cornimont, Chairière-la-Grande, Six-Planes et une partie d'Oisy.

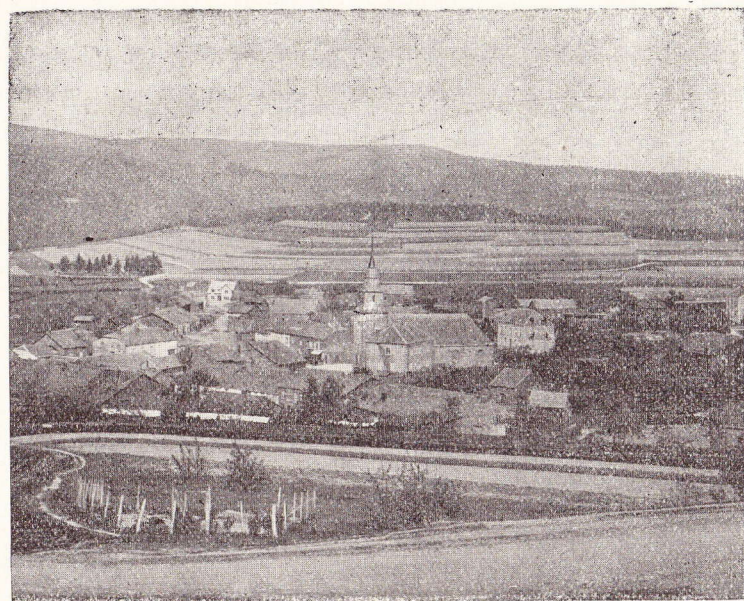
C'est pour l'usage de ses sujets d'Oisy que le dernier seigneur de Botassart et Gros-Fays, le sieur Louis-Joseph-Félix de Lamock, fit ériger un moulin à farine au lieu dit « Mitauge » et qu'il obtint, de S. A. S. Godefroy-Charles-Henri, en date du 23 août 1780, des lettres de bourgeoisie pour les meuniers qui s'y succéderaient. L'autre partie d'Oisy avait titre de « mairie » et ressortissait à la juridiction prévôtale d'Orchimont, ainsi que ses annexes Monceau et Petit-Fays.

Pour continuer notre promenade vers Cornimont, le mieux est de traverser la vallée par le sentier. C'est une ascension assez rude après une rapide descente; mais on sera bien payé de ses fatigues par la contemplation du paysage.

Les communes de Gros-Fays et de Cornimont sont à un kilomètre l'une de l'autre, dominant la vallée, si profonde en cet endroit qu'il faut, pour la franchir par le sentier, plus de trente minutes.

Cornimont est un petit village de 200 habitants, où d'intelligents Ardenais ont donné à l'agriculture une extension assez grande, source d'excellents revenus.

Après avoir traversé la localité, descendre vers Mouzaive par le chemin en bon état qui, à travers une belle futaie de hêtres, côtoie le versant de la vallée.



Alle. — Vue générale.

Bièvre.

Venant de l'intérieur du pays, pour atteindre la partie inférieure de la Semois, il existe de nombreux itinéraires. Citons-en quelques-uns :

1^o De Gedinne un vicinal conduit, par Louette-Saint-Pierre, Houdremont, Le Fayais, Nafraiture, Orchimont, Petit-Fays, à Vresse; avec embranchement sur Membre, Chairière, Mouzaive et Alle;

2^o Une belle route pour les automobiles : Dinant, Bièvre, Baillamont, Oisy, Alle ou Vresse.

Ces routes nous font traverser les hauts plateaux ardennais si bien décrits par E. Picard.

Le spirituel dessinateur Georges Delauw a séjourné naguère dans ces hautes régions de l'Ardenne. Il en a esquissé de charmants croquis à la plume et au crayon, que publiait l'excellente revue folklorique *Wallonia*, dont voici un extrait :

« Jeudi, 22 août.

» Bièvre est un village neuf, sans pittoresque, à cause de sa situation en terrain presque plat, à peine déprimé par les creux de verdure où coule son petit ruisseau. Mais il est gai, blanc de toutes ses maisons au badigeon clair, aux portes pareillement peintes en vert.

» Il se divise en quatre quartiers, dont chacun échelonne ses maisons le long de quatre routes, ce qui prête au village un vague aspect général de croix.

» Il est traversé par la ligne faîtière de partage Semois-Lesse. Ces deux Reines transparentes de la région, qui déroulent au sud et au nord leurs sombres beautés, ont accaparé les touristes; et Bièvre a ainsi échappé au malheur d'être un lieux de villégiature.

» Les chauffeurs, qui de loin en loin parfument ses genêts d'une odeur de pétrole, dédaignent ses horizons trop vastes et moins immédiatement accessibles à leur compréhension que le pittoresque « classique »...

» Vital est parti dès le matin, couper ses avoines avec Camille, son frère.

» Comme ils resteront aux champs jusqu'au soir, nous sommes partis, la vieille Philomène, Hortense et moi, leur porter à manger.

» Hortense porte, dans la « tchaudurnette », la soupe blanche, appétissant mélange de lait, d'œufs et de pommes de terre, avec cerfeuil, oseille, petits oignons et thym sauvage.

» Philomène porte l'énorme cafetière à fleurs, toute brûlante.

» C'est une journée chaude et bleue. Les abeilles bourdonnent le long des trottoirs de bruyères qui bordent l'étroit chemin.

» Le champ de Vital est là-bas au milieu des landes, petit rectangle jaune dans le vert et le rose.

» Dès qu'ils nous aperçoivent, Vital et Camille quittent leur faux et viennent à nous; ensemble nous gagnons vite la lisière d'un petit bois de sapins dont les cimes nous arrivent à l'épaule, et dans l'ombre maigre et courte, voici Camille et Vital, la « tchaudurnette » entre les jambes, qui mangent avec appétit l'excellente soupe.

» Philomène profite de cet instant de repos pour sommeiller un peu, à côté de la cafetière, grande comme un petit enfant, plantée dans l'herbe.

» C'est l'heure inerte, incolore.

» Derrière les cultures qui l'entourent, Bièvre apparaît mal, trop disséminé, ne donnant aucune prise pittoresque. La grosse et lourde église; quelques toits coupés de verdure, et, à droite, le château des chiens, construction moderne, entourée de sapins noirs et pointus. Au delà, une ligne bleuâtre que l'atmosphère surchauffée efface encore : l'horizon de la Famenne...

» Puis, tandis que Vital et Camille s'en retournent à leur champ, tandis qu'Hortense et Philomène rejoignent le village, je gagne le chemin de Monceau.

» Des vallons solitaires; des landes ensoleillées où plane la torpeur de l'heure chaude.

» Quelquefois le petit chemin se resserre entre deux murailles de genêts géants.

» Ensuite c'est la grand'route, sur la crête.

» Encadrée souvent par des bois d'épicéas tout petits — ce qui donne la sensation fantastique d'être pour un instant Gulliver — et qui laissent voir par-dessus leur tête les panoramas vastes et profonds.

» Ici, je suis au centre d'une circonférence inouïe, dont chaque point est distant de plus de dix lieues! Prodigieux moutonnement de bois crépus, d'où saillent des clochers : Houdrémont, Bellefontaine, les deux Louette, Baillamont, houles roses et vertes. De lointaines écharpes de fumées dénoncent les travaux d'essartage.

» Les grands bois de sapins mettent sur le décor des forêts leur verticalité plus sombre.

» Au nord, c'est l'horizon doucement ondulé de la Famenne, où brille, d'une lumière morne de canicule, la toute petite tache blanche des baraques de Transinne.

» Au sud, le déferlement plus proche des presqu'îles de la Semois.

» Au delà de Gedinne, une vague plus haute, l'un des sommets de l'Ardenne : la Croix-Scaille.

» Monceau est un village sombre bâti parmi les écrêtements tourmentés. Quelques-unes de ses rues dégringolent jusqu'au fond d'un entonnoir, tandis que le gros du village, avec l'église, reste juché sur le sommet dans sa ceinture de vergers.

» A Monceau, la région se transforme; cela sent la Semois. L'ardoise commence, et le feuilletis montre sa tranche oblique et luisante.

» Les feuilles du tabac sèchent, suspendues le long des perches disposées horizontalement sous le toit des petites maisons.

» Samedi 24.

» Philomène fait le pain dans la grande « mwé » (pétrin).

» Elle mêle à la pâte de la pomme de terre, pour le rendre plus « doux », et il en résulte des miches délicieuses qui se conservent fraîches, deux semaines.

» La besogne de la matinée, en outre des huit pains, a donné le résultat suivant :

» Deux « dorées » qui sont tartes au sucre.

» Deux tartes aux fruits, deux tartes à la rhubarbe; six « pouillettes », c'est-à-dire des petits pains nattés destinés à réjouir les enfants et badiageonnés économiquement avec du café noir.

» Et un respectable « rouillot », énorme gâteau en forme de couronne, percé d'une cheminée au milieu.

» Une fois toutes ces bonnes choses dans leur moule, nous traversons la route en grande pompe pour aller au fournil, petite masure aux pierres noires et croulantes, à l'entrée du « pachis ».

» Comme Philomène le prête aux voisins et aux voisines, le joyeux endroit ne désemplit jamais.

» Tantôt celle-ci vient y faire sa lessive, tantôt celle-là vient mettre ses pains au four chauffé au bois de « gniêsse » (genêts), le combustible national.

» Et toujours, fonctionne le « cabouloir » plus noir que l'ombre, ses trois pieds posés sur un âtre fruste comme celui d'un troglodyte — et dans quoi mijotte la caboulée des « couchets ».

» Sans oublier le « crami » (crémaillère), le « tri-feu », le long tube en métal du « choufflet », et autres compagnons inamovibles du Coin-du-feu.

» Quand la « caboulée » est cuite, Camille s'arme du « spotchou », primitif ustensile qui rappelle la dame des paveurs, et commence à « spotchier » les pommes de terre.

» Ce verbe, si expressif, malgré sa consonnance désagréable, veut dire réduire en bouillie.

» Et je le trouve si plaisant que je prie en riant Camille de me le conjuguer. »

La lande ardennaise autrefois.

J'aime à la parcourir, à l'étudier. Elle plaît moins aux touristes que les sentiers et les chemins battus de nos belles vallées. On aurait tort pourtant de la négliger : elle est peut-être le grenier d'abondance de l'avenir. Qui sait ?

Autrefois, la brise nous apportait dans ces parages les bouffées de l'acre fumée des fourneaux. Aujourd'hui on écobue beaucoup moins. Une sorte de buée grisâtre flotte parfois encore, en été, dans l'air empoisonné et se résout, paraît-il, en ondées assez fréquentes et même en grêle. C'est du moins ce qu'a cherché à démontrer, il n'y a pas longtemps, un savant météorologiste ardennais :

« Ce procédé de culture n'est pas nouveau. Il existait déjà il y a plus de deux mille ans; Virgile le mentionne dans les *Géorgiques*. D'une pratique générale chez les Francs, il a survécu aux générations qui se sont succédé en Gaule, pendant une longue suite de siècles, et se présente encore de nos jours, un peu vieilli, mais il disparaîtra bientôt complètement.

» Comme on le sait, le terrain écobué donne, après incinération des gazons et épandage des cendres, une récolte de seigle et des genêts, tous les vingt ou vingt-cinq ans.

» Disons-le tout de suite, l'écobuage est, comme système de culture, absolument irrationnel et condamnable.

» Si, grâce à l'incinération des gazons, il met à la disposition des plantes des quantités variables de potasse et même de chaux immédiatement assimilables, s'il diminue l'acidité du sol et en augmente la porosité, il présente par contre les graves inconvénients de détruire complètement avec l'azote du gazon, lequel s'échappe dans l'air avec les tourbillons de fumée, la matière organique génératrice d'humus.

» Or, l'humus est presque toujours nécessaire pour donner à la terre souvent légère, *sotte*, de l'Ardenne, la consistance qui lui manque. C'est dans l'appauvrissement du sol, résultant de la double privation d'azote et d'humus, qu'il faut chercher la cause de la difficulté qu'on éprouve à mettre en valeur les terrains écobués, par les méthodes de culture ordinaires.

» Ajoutons à cela l'insuffisance d'acide phosphorique, indiqué par l'origine géologique, ainsi que l'absence d'apport d'engrais, et l'on s'expliquera aisément le caractère précaire de cette culture. Dans ces terres épuisées, les récoltes belles même en apparence seulement, ne se rencontrent qu'exceptionnellement et dans les circonstances favorables. En tout cas, les bons rendements en grain ne sont plus obtenus là où l'on n'emploie pas d'engrais phosphaté.

» Ce système aboutit à l'épuisement du sol. Voilà pourquoi on doit laisser celui-ci en repos, pendant plusieurs années, avant de lui faire produire une nouvelle récolte.

» Ainsi la chose se passait-elle déjà dans l'ancien monde germanique. « La culture était d'ailleurs fort rudimentaire », écrit M. G. Kurth,

dans le tome I, page 71 de son magnifique ouvrage : *Les Origines de la Civilisation moderne*; « on se bornait à brûler la surface du sol et » à y jeter ensuite la semence. Comme tous les procédés d'exploitation » rurale étaient inconnus, on ne tardait pas à épuiser promptement toutes » les ressources végétales et on l'abandonnait bientôt pour opérer de la » même manière sur une autre zone du même domaine. C'est ainsi qu'en » un certain nombre d'années on faisait le tour de la marche. »

» Il faut être juste cependant et reconnaître que l'écobuage a été pendant longtemps une nécessité, à cause de l'insuffisance du fumier et de l'absence d'engrais chimique. Le fumier, produit en faible quantité par un cheptel mal nourri, trouvait un emploi plus avantageux et souvent obligé sur la portion du territoire déjà sous labour.

» Ce sont les principales causes, les seules causes peut-être de la vitalité de l'écobuage.

» L'expérience nous a appris, du reste, que les essais de mise en valeur des terres de défrichement avec les seules ressources du fumier ont complètement échoué et trop souvent ont abouti à la ruine de l'exploitant.

» C'est ce qui explique, en partie du moins, le bruyant concert de récriminations que souleva, il y a quelque quarante ans, le vote de la loi sur le défrichement des bruyères, loi qualifiée par un publiciste ardennais de l'époque « d'irrationnelle, d'inique, faite par des hommes au » cœur peu noble et trop à la hauteur des principes pervers du jour, ne » se mettant en évidence que pour satisfaire leur égoïsme, que pour être » le fléau de leur sol natal et de la société en général. »

» De nos jours ces causes n'existent plus.

» Les engrais chimiques suppléent à l'insuffisance du fumier; ils ont, on peut le dire, ouvert une ère nouvelle pour l'agriculture (1). »

Croquis de l'Ardenne contemporaine.

Si elle est restée la même au point de vue de la nature, l'Ardenne a bien évolué depuis quelques années au point de vue économique, agricole et moral. Elle s'est mise à suivre le progrès à pas de géant, elle l'a rejoint et marche maintenant avec le siècle. La chose saute aux yeux au premier coup d'œil.

Le sol lui-même a changé d'aspect par suite de l'emploi rationnel et constant des engrais chimiques et des machines agricoles. Les champs de bruyères et de genêts sont défrichés, les fagnes en bonne partie assai-

nies et drainées, les terrains vagues et incultes plantés de sapins et d'essences forestières.

Au point de vue économique, le Luxembourg et la province de Namur tiennent un rang également honorable. Nombreuses y sont les institutions agricoles et ouvrières : mutualités, assurances, caisses Raiffeisen, foyers, pensions, etc.

Tout cela est très bon et très beau et fait affluer le bien-être parmi nos populations rurales. Mais, hélas ! l'antique Ardenne, l'Ardenne patriarcale et légendaire disparaît : elle n'est déjà plus.



Vresse. — Ruisseau de Nafraiture.

Les maisons nouvellement construites ne sont plus de l'Ardenne; la pierre de schiste a cédé le pas à la brique. Elles affichent des prétentions à devenir villas ou maisons de campagne de bourgeois retirés des affaires. Plus de vastes et belles cheminées abritant sous leur manteau les crémaillères en fer forgé; et, partant, plus d'antiques chenêts à têtes de sphinx; plus de taques armoriées; plus de contes de sorcières ou de revenants aux longues soirées d'hiver; plus de rouets et de fuseaux si pleins d'intimes poésie, presque plus de « voisinage » et moins de charité.

(1) *Le Luxembourg*, mai 1894.

L'évolution économique a eu son contrecoup dans l'ordre moral. Les idées ont changé avec l'introduction dans les campagnes des grands journaux. L'Ardenais, les statistiques en font foi, est lettré. Bien rares sont ceux, s'il en existe, qui ne savent ni lire ni écrire. Tout le monde lit brochures, livres, journaux, et tout le monde politiquaille. — On s'est créé de nouveaux besoins et le luxe s'est infiltré dans nos mœurs. Où sont-ils, nos braves campagnards revêtus de la blouse bleue qui les faisait si distingués? Où sont-elles, nos bonnes et modestes paysannes au bonnet blanc tuyauté?

Aujourd'hui, on singe les villes et nos demoiselles portent sur le dos toutes leurs économies d'une année. Les robes simples et de bon goût ont émigré chez les dames du grand monde, du grand monde qui se respecte s'entend, et les toilettes à falbalas ont envahi nos plus petits villages.

Et ce qu'on a de prétentions maintenant, c'est inouï! Trouvez donc un journalier qui veuille se contenter d'un salaire honnête et d'une nourriture forte et saine, mais ordinaire! C'était bon, tout cela, dans l'ancien temps!

Depuis la guerre, le pays a évolué. L'Ardenne aussi a ses enrichis de la guerre, ses barons *Crompires* et *Patates*. Que de producteurs et de mercantis sont trop âpres au gain! Le bas de laine est devenu coffre-fort et... la conscience aussi est cuirassée. Où est l'ancienne et bonne hospitalité? Elle existe encore de-ci de-là chez de bien braves gens, mais elle est devenue assez rare. Hélas!

La vallée de Petit-Fays.

Tout un poème cette sauvage et tortueuse entaille d'une belle profondeur dans la vieille terre ardennaise.

On peut y aller d'Alle par Gros-Fays et Six-Planes. On atteint ainsi à travers champs et taillis le *pont des « Berbus »* — brebis — au pied du plateau de Petit-Fays. La partie de la vallée du *pont des Berbus* à la route méandreuse du Petit-Fays — au *pont des deux Eaux* — est sauvage et solitaire à souhait, surtout le tournant où la formidable « roche aux Couleuvres » se dresse hardiment. Comme il n'y a aucun chemin sur le parcours supérieur et qu'il faut par conséquent sauter le ruisseau fréquemment ou le passer à gué, cet itinéraire n'est pas à conseiller aux touristes aimant leurs aises.

Ce vallon, véritable gorge formée par des rocs à pic qu'escaladent péniblement des chênes trapus et de sveltes bouleaux ou de sombres sapins, rappelle les rudes et poétiques paysages de Salvator Rosa. Jetez

là par la pensée quelques bandits accroupis sur un roc dont la base plonge dans les eaux du torrent, une sentinelle l'escopette au poing et appuyée contre un arbre à mi-côte de la montagne, un brasier éteint; éclairez cette scène d'un ardent soleil d'août et vous aurez devant vous un de ces romantiques paysages, dans lesquels les pittoresques guenilles, les armes étranges, les figures farouches des bandits sont si bien en harmonie avec le caractère d'une nature âpre, grandiose et sévère.

Dans ces gorges solitaires on rêverait volontiers de ténébreuses spélongues trouant le flanc des rochers. On y placerait des lignées de nains malfaisants qui précipiteraient dans le torrent le voyageur attardé ou surpris par la nuit dans ces parages.

Heureusement, ces solitudes sont aussi paisibles qu'ils sont sauvages : on n'y rencontre aucun être malfaisant.

* * *

De la gare de Graide et de la halte de Bièvre une route par Bellefontaine et Petit-Fays dévale dans la vallée encaissée de ce nom. Suivons-la : c'est une des plus admirables excursions qu'on puisse rêver.

D'abord nous foulons un sol garni de quartz pur. Ces pierres, employées pour le rechargement des routes, sont appelées dans la contrée « pierres volantes ». On ne les trouve que dans cette partie du pays. Ce sont des fragments plus ou moins gros, de quartz tout à fait blanc, disséminés sur le sol.

Nous voici à *Bellefontaine*, dont l'aspect n'offre rien de particulier. Au sortir du village commence une jolie vallée dont une partie semble aménagée en parc.

Dans le fond nous prenons à droite (la route de gauche monte vers Monceau).

La vallée s'encaisse de plus en plus. Maintenant le clocher seul de Bellefontaine émerge des verdure d'une hêtraie.

Arrivés sur le plateau, à une altitude de 390 mètres, nous apercevons, par delà la Semois, l'immense forêt des Ardennes se prolongeant bien loin.

Petit-Fays. — Quatre kilomètres de descente. Un enchantement continu. Le ravin se rétrécit, les pentes sont abruptes. Pour atteindre le fond, la route tourne plusieurs fois sur elle-même; l'ingénieur qui l'a tracée en avait gardé le nom de « faiseur de couleuvres ».

Par endroits, aux détours de la route qui tirebouchonne en tous sens, de puissantes masses schisteuses se projettent jusque parmi les pierrailles du chemin. Et, tantôt polies et nues, elles s'effritent en feuillets, se par-

tagent en cônes fourchus, se cisèlent à facettes, s'évident en petites cavernes, exhaussent des ordonnances d'escaliers aux larges dalles superposées; tantôt, sous les vertes franges de leurs manteaux de feuillages pendant jusqu'à la base, elles ont l'air de patriarches géants, fléchissant au poids de lourdes chasubles.

Bientôt la rivière multiplie ses méandres, se torsionne, biaise, avec des replis de couleuvre; et les roches se resserrent, se cassent à angles plus brusques, coupent les perspectives, creusant partout des cuves au fond desquelles l'eau bondit et se brise en écumes, et toujours plus activement bouillonne à mesure qu'elle arrive dans les gorges sauvages proches de l'accidentée bourgade de *Vresse*, dont, au bout d'un petit temps de marche, on aperçoit les chaumes roux et les ardoises bleues chevauchant aux bosses du sol de la ravissante vallée de la Semois.

De Bièvre à Vresse par la route il y a 14 kilomètres. Il y a des « raccourcis » qui diminuent la distance de 2 kilomètres environ.

Gedinne-Orchimont-Alle.

Gedinne est le passage tout indiqué des touristes, chauffeurs et autres, venant de l'intérieur du pays pour se rendre dans la vallée de la Semois par les gorges d'Orchimont et de Petit-Fays, ces perles de l'Ardenne namuroise.

Les amateurs d'art visiteront, à l'église de Gedinne, le retable, œuvre antique et de valeur.

Notre route passe à *Louette-Saint-Pierre*, dont les maisons s'accrochent pittoresquement au flanc de la colline. Elle monte les hauteurs de *Houdrémont*. L'horizon s'étend. Au loin, le bleuissant amoncellement des collines et crêtes boisées de la Semois : vue grandiose.

A 3 kilomètres de Houdrémont nous prenons, à gauche, le chemin de *Nafraiture*. Il passe, pour ainsi dire, sur le toit de l'ancien moulin. Nous voyons celui-ci à nos pieds au premier tournant, et puis, le ruisseau franchi, la côte raide reprend pendant un kilomètre, au bout duquel nous tombons sur *Orchimont*.

Orchimont.

Nous venons de traverser un ravin étroit et profond. A son flanc, la route suspendue saute de rocher en rocher, surplombant un véritable précipice que, cent mètres plus bas, le ruisseau remplit du fracas de ses eaux tumultueuses.

Arrêtons-nous un instant. Le panorama que l'on découvre du terre-plein de l'église est un des plus beaux qui soit. N'oublions pas de dire qu'à l'église il y a un tryptique remarquable de Léon Frédéricx.

Orchimont a poussé le plus capricieusement du monde au bord de précipices. Il est entouré de vergers à pic et de champs de tabac. En automne, les feuilles de tabac sèchent, le long des murs, pendues à de longues perches disposées horizontalement, les unes au-dessous des autres, depuis l'auvent jusqu'au rez-de-chaussée. La route en corniche, taillée dans la roche humide qui tourne autour du village, passe devant les vestiges de l'ancien château de la maison d'Orchimont, misérable tourrelle qui ressemble à un tas de pierres, et que dissimulent encore les verdure. Le moulin est tout au bas, près d'un gros ruisseau, — Semois en miniature, — qui coule dans une vallée hérissée de hautes roches obliques, aux silhouettes romantiques.

Orchimont a un passé brillant. L'abbé C.-G. Roland, l'historien d'*Orchimont et de ses fiefs*, dit : « Jadis petite ville entourée de murailles et défendue par un château fort; siège d'une seigneurie importante et le chef-lieu d'une prévôté ou châtellenie autrefois considérable, mais réduite, en dernier lieu, à vingt-quatre villages ou hameaux... »

Cela éveilla ma curiosité. Je fis de plus amples recherches. La tradition rapporte que des chasseurs ayant tiré une ourse, désignèrent la montagne sous ce nom : *Ursi mons*. Les historiens pensent qu'un seigneur, nommé Ursin, était possesseur de cette terre, d'où Ursimont. Des recherches semblent prouver qu'au X^e siècle, Godefroid, fils d'Arnould, comte de Chiny, y bâtit un château puissamment pourvu de moyens de défense. Pourtant bientôt il tomba au pouvoir de René, comte de Hainaut. Lothaire, roi de France, l'assiégea, en 956, et y fit prisonnier les enfants de René.

Trois cents ans plus tard, il figure parmi les fiefs aliénés, puis rachetés par le chevaleresque roi Jean de Bohême, ce duc de Luxembourg qui alla se faire tuer à Crécy pour une cause étrangère.

Au XV^e siècle, nouveaux assauts autour de la forteresse. Un membre de la puissante et rapace famille de La Marck s'empara d'Orchimont. L'évêque de Liège, Jean de Heinsberg, le reprit et fit démanteler la forteresse.

Enfin, en mai 1635, trois mois après le traité conclu à Paris entre le roi Louis XIII et les Etats-Généraux de Hollande, une armée française, conduite par l'amiral de Chatillon, entra dans le Luxembourg; elle débuta par le siège du château d'Orchimont (1), qui fut pris et démantelé, pour tomber en ruines bientôt après.

Lentement les ruines s'émiettèrent. Elles furent acquises par la famille Carton de Wiart, qui y fit construire une maison de campagne, d'aspect

(1) Orchimont appartenait alors au duché de Luxembourg.

modeste, dans une situation des plus agréables, des plus pittoresques, à l'extrême pointe d'un escarpement montagneux. Elle domine magnifiquement les profonds ravins qui s'ouvrent à droite, à gauche et en face et où le ruisseau décrit ses nombreuses contorsions.

Qu'est devenue la famille noble d'Orchimont, qui croit descendre en ligne cadette des anciens comtes du même nom et dont elle porte les armes : *d'or à l'ours au naturel, accompagné de trois roses de gueules; cimier : une flamme d'argent sortant entre deux mains de carnation?* Mes investigations en ont retrouvé les traces. Retirée à Bièvre et à Graide, où elle possédait des fiefs, cette famille est déchue de sa position antérieure; plusieurs de ses membres sont même devenus aujourd'hui de modestes cultivateurs, dont un habite Cornimont. Quelques-uns, peut-être, sont devenus des artisans.

Michel II d'Orchimont est mort seigneur de Bièvre, le 15 août 1738. Il avait deux fils, dont l'un, Nicolas, est mort curé-doyen de Bièvre, le 5 novembre 1800, âgé de quatre-vingts ans.

Jean d'Orchimont, fils de Charles, était entré à l'armée suédoise comme volontaire, et a fait souche dans ce pays. Un de ses descendants, *Guillaume-Albert d'Orchimont*, vivait en 1845, à Stockholm, général et aide de camp du roi de Suède.

Un des descendants de cette branche, *Charles-Emile II d'Orchimont*, né en 1855, vit encore (1).

Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un petit village de moins de 500 habitants, pittoresquement niché sur un mamelon, dans un site admirable dominant les profondes vallées par où s'écoulent les ruisseaux de Bellefontaine et de Nafraiture.

La route suit la vallée. Elle forme un étroit lacet et sa forte pente continue jusqu'au moulin d'Orchimont. De là, elle descend doucement vers Vresse, longeant le ruisseau auquel vient s'ajouter, deux kilomètres plus loin, celui de Petit-Fays, issu des gorges merveilleuses que nous avons déjà visitées.

La rivière se fait, ici, plus rapide et coule, écumeuse et bruyante, entre les gros blocs de pierres moussues, sous le fouillis des aulnes, des bouleaux et des chênes.

Un chemin de fer vicinal traverse ces gorges! Avec lui disparaît la solitude mystérieuse et aussi un peu le pittoresque...

(1) Arbre généalogique autographe de la branche suédoise; correspondances avec Charles-Frédéric d'Orchimont, ancien secrétaire de l'administration de la guerre à Stockholm; Neyen, *Bibliographie luxembourgeoise*, suppl., p. 345.

A 1 km. 1/2 de Vresse, nous rencontrons un pont. Un chemin s'y embranche. Il raccorde le chemin de la vallée à la route « de Sedan » passant à Chairières et Alle. Suivons-la. Admirable paysage à notre droite : à nos pieds, le torrent; plus loin, Vresse et le ruban d'argent de la Semois; plus loin encore, les montagnes assombries de forêts.

Montons encore. La *Blézette*, ainsi s'appelle le café devant lequel monte, à gauche, la route de Baillamont.

Brusquement surgit, à nos yeux étonnés, un horizon immense : vaste amphithéâtre de terres cultivées, bordées par de hautes cimes encerclant



Vresse. — Rue principale.

deux petits villages accolés l'un à l'autre : *Chairière-la-Grande* et *Chairière-la-Petite*. Ils s'étalent entre une crête fameuse et l'enchanteresse Semois.

Les deux Chairières réunis ont près de 400 habitants. La *Grande* s'étale autour de la route, la *Petite* se masse autour d'une petite église, au pied de la grande et curieuse crête *des Chairières*. L'églisette est entourée d'un minuscule cimetière. Poussez la porte : le petit temple de style roman est vieux. Au-dessus du confessionnal, un retable curieux avec une vingtaine de personnages.

Voulez-vous jouir d'une vue merveilleuse? Grimpez la côte au nord des Chairières par le chemin qui monte du village. C'est une promenade de 3 kilomètres aller et retour. Le tableau qui se déroule devant nous est ravissant. Aucune plume, aucun pinceau ne sera jamais à même de le rendre fidèlement. Si vous pouvez, allez-y tout au matin, vers 6 heures; le soleil l'éclaire alors de façon étrange.

Détaillons ce panorama sans vouloir essayer de le décrire : en face les admirables *crêtes des Chairières* profilent en noir dans le ciel leur arêtes aiguës; sur la droite, *Vresse*, tout au fond, dans la vallée, sous les alternatives d'ombre et de lumière, au loin sur la hauteur apparaissent éclatants au soleil du matin, *Orchimont* et son clocher, séparés de nous par une succession de montagnes semblables à des vagues immenses. A gauche, au premier plan, dans le fond, *les Chairières*, et puis l'amoncellement des hautes collines et la gorge profonde de la Semois se frayant un chemin à travers ce chaos. Dans le lointain plane, sur la vallée, un reste des brouillards nocturnes s'étendant, en un grand lac, jusqu'aux limites de l'horizon (1).

Arrachons-nous à l'extase et continuons notre route jusque Alle (3 kilomètres) pour terminer notre grand circuit à travers les beautés agrestes du versant septentrional de la Semois.

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie
Et deux lyres pour la chanter.
Baron de Reiffenberg.

LA SEMOIS ET SES AFFLUENTS

PAR

JOSEPH REMISCH

avec une carte au 100,000^e de l'Institut cartographique militaire.



SIÈGE SOCIAL DU TOURING CLUB DE BELGIQUE
RUE DE LA LOI, 44, BRUXELLES

ERRATA

- Page 30, ligne 19, lire : *chanoine* au lieu de *doyen*.
Page 36, ligne 13, lire : *Nantimont* au lieu de *Nautimont*.
Page 54, ligne 31, lire : à *Arlon* au lieu *en ville*.
Page 65, ligne 18, lire : *Arnulph* au lieu de *Arnoul*.
Page 82, ligne 7, après *Allemands*, ajouter : en 1914.
Page 82, ligne 27, entre *et* et *Rulles*, ajouter : *de*.
Page 121, après la ligne 33^e, intercaler : (Cfr. *Trois jours avec les Boches*, par l'abbé L. Tillière, pages 44 et 45.)
Page 148, ligne 21, lire : *le* au lieu de *de*.
Page 155, ligne 15, lire : 1793 au lieu de 1743.
-